



Roger
Martin du Gard
Œuvres complètes

I

PRÉFACE PAR ALBERT CAMUS

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ROGER MARTIN DU GARD

*Œuvres
complètes*

I

PRÉFACE PAR ALBERT CAMUS

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1955.

DEVENIR !*

* Ce roman, publié en 1908, n'a été réédité que vingt-deux ans plus tard, avec cette note liminaire :

Au moment d'autoriser une réédition de ce livre, écrit en 1908, je songe sans indulgence à ce qu'ont été certaines jeunesses d'avant-guerre; et c'est à elles que je dédie ces pages, — *in memoriam*...

R. M. G. 1930.

à JEAN DE TINAN

VOULOIR !

LE train stoppe.

André Mazerelles parcourt des yeux les premières et les secondes; mais la large carrure de Bernard ne s'encadre dans aucune portière.

« Aïe... pense André. Il est en troisième... »

— Le Gros! Te voilà... Comme c'est gentil...

Ils se regardent en souriant, amusés, gênés un peu de se retrouver vêtus comme tout le monde, après dix mois de vie commune sous le treillis militaire.

— Viens. L'auto est là.

André s'était dit :

— En voiture, il faudra que je lui donne un aperçu de la famille...

Et il se taisait, ne sachant par où commencer.

— On prend par la forêt; c'est plus long, mais la traversée de Fontainebleau est odieuse.

Bernard ne répond pas. Son regard glisse sous bois, s'y baigne d'ombre fraîche. Bien que ce soit la fin de septembre, peu de feuilles sont roussies. La route, entre ses tranchées de feuillage, est un fleuve mouvant d'air glacé. Le soleil couchant flambe les cimes pommelées, très haut.

Bernard, soudain expansif, saisit le bras d'André et le secoue avec allégresse :

— Ah! mon vieux... mon bon vieux... que c'est bon de se retrouver comme ça!... Et qu'est-ce que tu es devenu, toi?

— Peuh, fait André.

Le masque change, devient littéraire : il reprend avec un rien d'emphase voulue :

— Devenir!... Devenir!... Patience...

Bernard répond à son sourire, et presse affectueusement sa main. Il a vingt-deux ans, lui aussi; et le soir est d'une trop moelleuse langueur, et ses ambitions sont trop semblables à celles d'André, pour qu'il ne s'émeuve pas des mêmes espoirs.

André cherche à formuler l'obsession qui le hante :

— Dis donc, écoute... Tu ne connais pas mes parents, il faut que je t'explique... D'abord, mon père...

(C'est délicat. Surtout, c'est long. Ah, qu'elle eût été savoureuse, la petite séance de psychologie familiale, et féconde en diversions auto-analytiques, avec du temps, des sodas, des cigarettes, dans un coin désert de la cantine, un soir de piquet... Et déjà voici l'Obélisque...)

André se hâte de déblayer :

— Après tout, tu verras bien... Ils n'ont rien d'intellectuel, mes ascendants, voilà tout... mais rien!... Notariat parisien... Tu vois ça... Notariat congénital, même, ce qui est une aggravation...

Il fait le geste d'avoir une pile de choses sur la tête :

— Deux générations de notaires, mon vieux! A part ça, du bon sens et une cuisinière épatante... Tu verras.

Il ne surprend pas le coup d'œil de Bernard, que la puérité de ces préliminaires agace.

(André est un peu honteux de ses parents; il est très jeune pour ses vingt-deux ans.)

Il était né avec une part estimable d'intelligence, et semblait placé dans des conditions favorables pour en faire un emploi normal; mais, dès le plus jeune âge, il l'avait appliquée à contredire obstinément ce qu'il entendait et voyait autour de lui.

Sa prime enfance avait été celle des petits monstres. Primesautier, observateur, indiscipliné d'esprit, il s'appliquait à paraître « étonnant pour son âge », en formulant ce que les autres enfants pensent peut-être et ne disent pas. Il tirait adroitement parti de son précoce cabotinage. Sa mère, sa sœur aînée, se paraient de lui : on citait ses mots; il les répétait, avec une feinte ingénuité, devant des amis. Dès qu'il fut en âge de lire, le livre l'attira : c'était un vice de nature. Il y trouvait de quoi alimenter son besoin de parade. Les expres-

sions qu'il y recueillait étonnaient sur ses lèvres de mioche : « On ne sait pas où il va chercher ça... »

A onze ans il eut un gros registre où il copiait des poésies préférées : *le Petit Savoyard, les Deux Cortèges, le Crucifix...* Il eut aussi un cahier de moleskine bleu tendre, où il calligraphiait ses œuvres personnelles : puérils pastiches des morceaux choisis dans lesquels on lui taillait ses leçons. Le soir, quand il était couché, sa mère portait en cachette ces rimailles à M. Mazerelles, et tous deux, souriants, haussaient les épaules et s'enorgueillissaient.

De jour en jour, ses habitudes de contradiction s'affirmaient et rendaient plus difficile la vie de famille. Tout ce que ses parents pensaient ou faisaient, était le contraire de ce qu'il fallait penser ou faire. Il ne songeait pas à s'étonner que ce fût justement lui, leur descendant, qui s'en rendît compte, et n'y relevait aucun avertissement de sa présomption; il en éprouvait même plus fortement la conviction qu'il appartenait à une autre race qu'eux. Il s'attribuait exclusivement le domaine des hautes pensées, des sentiments nobles; et, en fait, l'élan qui le soulevait était peut-être légitime : n'était-ce pas le flambeau des générations jeunes, qu'il brandissait à sa manière?

L'attitude de ses parents contribuait d'ailleurs, autant qu'il était possible, à creuser un abîme entre eux et lui. Mme Mazerelles, esprit borné, critique nulle, se plaçait d'elle-même sur l'autre bord, par une admiration incompréhensive, qu'elle ne savait pas dissimuler. M. Mazerelles, au contraire, croyait combattre les rêveries de son fils en les traitant ouvertement de billevesées. Il avait pris le parti de rire très haut du dédain transcendant de ce gamin; et, comme le notariat l'avait rendu maniaque et tatillon, il le faisait sans discernement ni légèreté. Il se plaisait à opposer son sens pratique, son expérience, sa conception simpliste de la nature humaine et de la société, aux généreux enfantillages d'André. Il ne soupçonnait guère à quel point les maladresses de sa critique affermissaient, en le heurtant, l'orgueil du bambin; ses railleries, qu'il croyait salutaires, firent, de ce qui n'eût sans doute été qu'un travers de l'âge ingrat, la tare de toute une vie. Peut-être l'amertume d'une déception très ancienne, au reste

oubliée, le poussait-elle inconsciemment à humilier son fils? En tout homme qui a fait ses classes, fût-il devenu notaire, il a pu mourir un petit poète de seize ans, dont l'ombre jalouse n'a jamais entièrement pardonné à la vie les vœux ébauchés qu'elle a déçus, et ne verra jamais sans irritation d'autres âmes fleurir...

A quatorze ans, André, persévérant, rimait toujours. Élégiacque exilé en pays philistin, il souffrait en vers des laideurs qu'il pensait découvrir quand il serait grand, et se drapait de mélancolie.

A dix-sept ans, il devint le potache anarchiste qui s'aperçoit tout à coup combien le Règne de Justice tarde à venir, et dont l'impatience s'insurge éloquemment; cet excellent exercice lui rendit familiers les procédés subtils de l'argumentation, et fixa à jamais le seul profit qu'il avait pu tirer des leçons bi-quotidiennes d'un professeur de philosophie : le maniement du paradoxe.

A dix-huit ans, las des extrêmes, il commença de chercher son équilibre. Il cherchait aussi le moyen d'échapper, à la fois, au service de trois ans et au désir que son père exprimait de lui voir choisir une carrière analogue à la sienne; il consentit à se laisser inscrire à la Faculté de Droit, afin d'éviter l'un et de faire patienter l'autre.

Enfin, à vingt-deux ans, il « regagnait son foyer », après un an de caserne. Il revenait, bien décidé à abandonner l'étude du Droit, qui le rebutait, et à choisir un motif de dispense militaire qui convînt mieux à ses aptitudes : la licence ès lettres, par exemple. Il entendait ne pas se laisser détourner de sa « vocation », qui, définitivement, était « littéraire ». Il s'était insensiblement façonné une intelligence littéraire, une sensibilité littéraire, tout un tempérament littéraire, et qui ne pouvait plus être que cela. Il ne s'était assimilé l'enseignement de la vie qu'à travers l'expérience des auteurs qu'il avait lus. Ses goûts, ses modes de penser, ses habitudes d'agir, ses moindres tendances, étaient littéraires : il avait une manière littéraire de goûter la peinture, d'écouter la musique, de songer aux femmes; il avait même une manière littéraire de concevoir la littérature, puisqu'il voulait délibérément lui consacrer sa vie. Ce beau geste devait clore dignement une jeunesse d'opposition.

Il y avait deux semaines qu'il avait quitté la caserne. Peu à peu il recouvrait ses ongles, une raie, un vocabulaire civil. De nouveau, il osait se chercher dans les glaces.

Il se savait joli garçon. Son visage était régulier, de peau mate et comme soyeuse; des bandeaux châains, soigneusement vernis, dessinaient l'ovale du front, qui était intelligent; la moustache, mordorée, presque blonde aux lumières, tombait bien, attristant juste ce qu'il fallait le dessin des lèvres. Il avait une démarche à lui : il se présentait presque toujours de biais, la tête penchée à gauche, avec un demi-sourire hésitant, délicat, joliment peiné : une attitude 1830, « mal du siècle », qui lui seyait. En parlant, il précipitait de petits gestes étroits, féminins, trop naturels pour déplaire. Le regard foncé, indistinctement caressant, accompagnait la douceur de sa voix et la grâce maniérée de ses mouvements. Il avait le charme extérieur de la pose, sans en avoir les travers d'esprit irritants. Les hommes, qu'il agaçait généralement, lui appliquaient des substantifs équivoques — sans d'ailleurs y croire. Les femmes le défendaient, parce qu'elles se retrouvaient un peu en lui. Ses amis l'aimaient véritablement.

L'auto franchit une grille, fait crisser des graviers, et vire. André saute lestement sur la première marche d'un perron rutilant de géraniums.

— Papa, je te présente mon ami Bernard Grosdidier...

Il hésite, sourit :

— ... dit « Le Gros ».

M. Mazerelles, qui lisait, s'était dressé, la main tendue.

« Mais je le connais, pense Bernard. Je ne connais que ça... Où diable...? »

M. Mazerelles est si petit, son geste est si alerte, son teint si rosé, son regard si jeune, que le carré de sa barbe grise semble postiche, et sa redingote professionnelle, un déguisement. La voix même a le timbre clair et la légèreté d'un organe d'enfant.

Il accueille Bernard en souriant.

(On sourit toujours, malgré soi, quand on parle à Bernard pour la première fois.)

« Le Gros » était laid, d'une laideur ridicule mais

sympathique. Il était grand, large d'épaules, et ventru : presque une difformité, vu son âge. Du visage, on ne distinguait d'abord que les trous des narines : un nez outreucidant, dressé au milieu d'une face blanche et grasse de compère de revue. Les cheveux étaient bruns, rejetés en arrière; deux pinceaux de moustache clairsemée soulignaient le dessin de la lèvre supérieure, tandis que la lèvre inférieure, charnue, s'abandonnait mollement; le menton se fendait en deux plis de graisse. L'impertinence un peu lourde du nez, l'ironie plus fine des yeux, donnaient à la physionomie une expression goguenarde, qui déplaisait d'abord. Elle eût certainement déplu davantage sans la bonhomie générale des traits, particulièrement de la bouche, et sans une certaine qualité du regard, qui possédait une douceur nuancée et une sorte d'insistance expressive assez personnelle.

Il s'habillait avec une simplicité voyante et désuète : cravate bouffante, chapeau à bords plats, cheveux timidement incultes... Il avait bien l'air d'un artiste, mais d'un artiste photographe.

Bernard et André avaient eu la joyeuse surprise de se retrouver à la caserne, après s'être perdus de vue pendant des années. Ils avaient fait ensemble leurs premières études à l'école Saint-Thomas, demi-pensionnat tenu par des prêtres du monde pour les externes du lycée, et qui groupait, sous sa règle lâche, la jeunesse catholique et dorée de plusieurs arrondissements.

C'était un milieu assez fermé : il fallait avoir « l'esprit de la maison », qui, pratiquement, se définissait : un papa riche et bien pensant. Il était nécessaire, non qu'il pensât beaucoup, encore moins d'une manière personnelle, mais qu'il pensât « bien »; le terme était vague, mais tous les intéressés l'entendaient avec une même précision, et c'était l'essentiel. Les enfants s'estimaient entre eux selon la situation sociale de leurs pères, et l'élégance de leurs mères, qu'on apercevait, certains jours de fête, descendant de voiture à la porte de la chapelle. Deux fois par jour, les élèves allaient au lycée recueillir la manne universitaire, dont les abbés de l'école étaient chargés de faciliter l'assimilation, et non, comme on aurait pu croire, d'atténuer l'effet. Ces mes-

sieurs s'y appliquaient pour la plupart; ceux d'entre eux qui n'avaient pas l'esprit assez large — et de cet écartement spécial qu'exigeait un métier aussi délicat — quittaient la maison : l'administration les plaçait généralement dans quelque école jumelle, située dans un autre quartier de Paris; et, généralement aussi, ils y faisaient l'affaire, car l'esprit de la maison différait essentiellement selon la situation topographique de l'établissement, puisqu'il dépendait en grande partie de l'esprit de la clientèle. Il convient d'ajouter que l'école Saint-Thomas était par surcroît une maison d'éducation religieuse. Pas trop : ce qu'il fallait. Dès le plus jeune âge, les enfants y revêtaient la tunique des lévites; mais, comme celle que la Vierge avait tissée, strictement ajustée pendant les premières années, cette tunique s'élargissait et se distendait avec la croissance des adolescents, jusqu'à n'être plus, pour les adultes, qu'un vêtement très ample, flottant, et si léger qu'il pouvait, sans gêne aucune, demeurer habituel. La transformation s'opérait avec une si habile progression, que la plupart des élèves quittaient l'école, munis d'une foi relativement solide en son fond, et libre, en sa forme, jusqu'à l'indifférence : c'était assez, d'ailleurs, pour constituer l'élite de la bourgeoisie bien pensante.

André s'y était exclusivement trouvé parmi des enfants « de son monde ». Bernard, moins : son père, chef de bureau à la Direction des Beaux-Arts, n'était pas en relations mondaines avec les pères de ses camarades. L'un et l'autre, comme aussi la majorité des anciens élèves, conservaient de ces années d'école un souvenir excellent : il y avait assez d'ordre dans la maison pour que la conscience des meilleurs fût satisfaite, et assez de flottement dans l'application de la règle pour que les mauvais pussent y trouver leur compte. André avait été des premiers; Bernard, des seconds : il avait indiscrètement abusé des libertés permises, ne travaillant qu'à ses heures, et transformant son pupitre d'étude en bibliothèque illicite, où trônait le Musset des quinze années; aussi, à la mort de son père, son tuteur, inquiet de l'approche du bachot, l'avait-il confié à un jeune normalien, éclectique et libre penseur, qui, utilisant la curiosité naturelle du jeune homme, avait comblé les fondrières et parfait son éducation.

Mme Mazerelles sortit de l'office pour recevoir l'ami d'André.

Elle accabla Bernard d'un accueil trop affectueux, mais touchant. Tandis qu'elle parlait, de sa voix éteinte, il la regarda, et dut la classer aussitôt dans la catégorie des gens avec lesquels il s'efforçait d'être très aimable, parce qu'il ne les reconnaissait jamais ailleurs que chez eux, et tout juste...

L'apparence physique de la bonne dame semblait échapper à toute analyse, et, pour la comprendre essentiellement, il était indispensable de ne pas trop la regarder. Ce qui frappait, dès l'abord, c'est qu'en elle rien n'était frappant : un visage fané, jaune, sans âge; des yeux timides; une attitude effacée; et, dans son regard fuyant, dans sa voix atone, une sentimentalité attendrie, délavée, débordante, et qu'on sentait inépuisable.

Elle geignait :

— André nous a souvent parlé... Vous avez été si bon pour lui pendant toute cette année!... Nous n'oublierons pas... Les amis d'André sont toujours les bienvenus ici... André souffre tant de la solitude!... Et nous sommes si contents qu'André ait des amis sérieux, travailleurs... Je sais que vous êtes à l'École des Chartes, Monsieur... Ce doit être bien intéressant...

Enfin elle s'interrompit :

— André, si tu conduisais M. Grosdidier dans sa chambre... Il doit être si fatigué... Ce voyage par cette chaleur... Tu verras s'il ne lui manque rien...

Ils étaient à la porte, et la source tiède coulait toujours :

— Et tu expliqueras bien à M. Grosdidier pour les différentes sonnettes...

Bernard pensait :

« Cette femme-là, elle fait mal ici parce qu'elle est heureuse, simplement... Il est visible qu'elle était conditionnée pour le martyr... Loqueteuse, pieds nus, enceinte pour la treizième fois, tirant avec un gros chien poussiéreux un débris de roulotte, sous l'œil du tyran sifflotant dans la voiture, elle ferait très bien... »

Dans l'escalier, ils croisèrent M. Mazerelles, qui descendait, armé de son sécateur; il se gantait, pour tailler ses rosiers.

Bernard le suivit des yeux jusque dans le vestibule :
« Cré nom, ce petit homme, où diable?... A quelle exposition?... A quelle cérémonie officielle?... »

Brusquement, une grande lueur :

— Nom d'une pipe, ça y est!

— Qu'est-ce qui te prend?

— Rien, rien... Dis donc, ton père...

— Eh bien?

— Eh bien, il ressemble à Loubet! Mais comme un jumeau, sais-tu!...

C'était comique : l'exiguïté de la taille, la coupe du visage, la saillie rose des pommettes, le sourire en suspens, et cette chair de bébé dans cette barbe grise, et ce regard d'enfant, candide et rusé, et jusqu'à cette amabilité officielle de secrétaire d'ambassade ou d'hôtelier suisse... A coup sûr, on le saluait, dans les rues!

M. Mazerelles appartenait à cette bourgeoisie spéciale, qui n'est pas la « Grande Bourgeoisie », mais qui est cependant une bourgeoisie « de race ». Pour en faire partie, il faut être né bourgeois, comme d'aucuns naissent gentilshommes; c'est-à-dire qu'il faut être le fils de son père, non de ses œuvres, compter avant soi plusieurs générations de gens aisés, probes, estimés, et avoir hérité cet ensemble de vertus, de préjugés, d'habitudes et d'écus, dont se composent la culture morale et l'éducation de la bourgeoisie.

M. Mazerelles jouissait de ces avantages. Son père avait été conseiller à la Cour des Comptes; son grand-père, bâtonnier de l'Ordre des Avocats : il était né. Il avait même à un haut degré les défauts et les qualités des familles qui possèdent depuis longtemps, et dont on ne peut démêler quelle part exacte en revient à la possession elle-même.

Il était égoïste, essentiellement; assez vaniteux; peu susceptible d'un acte de bonté qui fût réfléchi, et qui ne fût d'abord un acte de négligence ou de faiblesse. Son intelligence, étroite, mesquine, spécialisée, ne s'élevait jamais jusqu'à cette vision supérieure de la vie, après laquelle un effort désintéressé ne se taxe plus de naïveté. Ses principes religieux et sociaux, qu'il confondait d'ailleurs, étaient inébranlables, parce qu'il ne cherchait pas à les secouer, et qu'ils s'ajustaient exactement

VII. La rencontre des deux frères à Lausanne . . .	1200
VIII. Le déjeuner. — Conversation de Jacques avec Rayer.	1214
IX. Quelques échappées sur la vie que Jacques a menée depuis trois ans. — Visite de Vanheede . . .	1220
X. Jacques raconte à son frère la soirée qu'il a passée chez Jalicourt, la veille de sa fuite.	1230
XI. Apparition de Sophia	1241
XII. Départ de Lausanne. — Le demi-aveu de Jacques.	1245

LA MORT DU PÈRE

I. M. Thibault, face à face avec la mort	1251
II. L'abbé Vécard l'apaise et l'amène à l'acceptation.	1254
III. Le retour des deux fils.	1267
IV. Le bain	1278
V. Arrivée de Gise	1285
VI. La fin.	1291
VII. Le cadavre	1301
VIII. Lendemain de mort. Condoléances : le docteur Héquet, le petit Robert, M. Chasle, Anne de Battaincourt.	1307
IX. Jacques dans la chambre de Gise	1315
X. Les papiers posthumes de M. Thibault	1324
XI. Gise dans la chambre de Jacques	1347
XII. Les obsèques	1354
XIII. Pèlerinage de Jacques à Crouy	1362
XIV. Conversation d'Antoine et de l'abbé Vécard au retour de l'enterrement : cloison étanche. . .	1375

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

DEVENIR !

JEAN BAROIS

IN MEMORIAM

LES THIBAUT :

LE CAHIER GRIS

LE PÉNITENCIER

LA BELLE SAISON

LA CONSULTATION

LA SORELLINA

LA MORT DU PÈRE

« Roger Martin du Gard » par Albert Camus

Index chronologique

Souvenirs autobiographiques et littéraires

Résumé historique de l'affaire Dreyfus par Jean Bloch-Michel